VII

TIBULLE, II, 5 : HELLÉNISME ET ROMANITÉ

PAR ALBERT FOULON
Maître-assistant à l'Université de Haute-Bretagne

SOMMAIRE. — *L'élégie à Messalinus a presque toujours été étudiée dans ses rapports réels ou supposés avec l'Énéide, elle a en outre déconcerté la critique par sa longueur, sa complexité, son apparent manque d'unité ; nous voudrions montrer qu'il s'agit au contraire d'une œuvre soigneusement composée, dont tous les développements doivent être mis en relation avec le caractère religieux, et plus spécialement apollinien d'une pièce de circonstance composée par Tibulle pour célébrer l'entrée du fils de son protecteur dans le collège des quindécemvirs.*

L'élégie II, 5 du *Corpus Tibullianum*, pièce de circonstance composée par Tibulle pour célébrer l'élection de Marcus Valerius Messalinus, fils de son protecteur Messalla, en tant que *quindecemvir sacris faciundis et Sibyllinis libris inspiciundis*, est assurément l'une des pièces les plus étudiées de tout le recueil tibullien ; depuis les humanistes du XVI^e^ siècle jusqu'à nos jours, notre élégie a largement bénéficié des faveurs de la critique[1], et parmi les études suggestives consacrées à celle-ci, nous voudrions mentionner plus spécialement les articles suivants :

— V. Buchheit, *Tibull II, 5 und die Aeneis*, in *Ph.*, *109* (1965), p. 104-120.

— W. Gerressen, *Tibulls Elegie 2, 5 und Vergils Aeneis*, Diss. Köln, 1970, 77 p.

— H. Merklin, *Zu Aufbau und Absicht der Messalinus. Elegie Tibulls*, Festschrift K. Büchner, Wiesbaden, 1970, p. 301-314.

— R. J. Ball, *Tibullus 2, 5 and Vergil's Aeneid*, in *Vergilius 21* (1975), p. 33-50.

Nous retiendrons aussi les analyses relatives à l'élégie II, 5 dans deux ouvrages récents consacrés à Tibulle :

— D. Bright, *Haec mihi fingebam, Tibullus in his World*, Leiden 1978, p. 66-98.

— F. Cairns, *Tibullus, a hellenistic poet at Rome*, Cambridge, 1979, p. 65-86.

1. Pour la bibliographie antérieure à 1968, nous nous permettons de renvoyer à H. Harrauer, *A bibliography to the Corpus Tibullianum*, Hildesheim, 1971, plus spécialement p. 35-36.

En tout dernier lieu, nous citerons la mise au point de D. N. Levin, in *A. N. R. W.*, II, 30, 3 :

— *Reflections of the epic tradition in the elegies of Tibullus* (en ce qui concerne II, 5, p. 2085-2108), synthèse qui complète utilement la bibliographie antérieure sur notre élégie.

A vrai dire, la plupart des critiques qui ont étudié l'élégie à Messalinus ont presque exclusivement réservé leur attention au problème des liens à établir (ou à ne pas établir) entre Virgile et Tibulle, problème que nous croyons insoluble en l'état actuel de nos connaissances, du moins en ce qui concerne l'influence supposée de l'*Énéide* sur notre élégie ; résumons brièvement les données de cette question déjà trop étudiée : si la date de la mort de Virgile est connue avec certitude (21 septembre 19), celle de la mort de Tibulle est encore l'objet de controverses[2], malgré la fameuse épigramme de Domitius Marsus[3], qui ne dit nettement qu'une chose, c'est que Tibulle est mort peu après Virgile ; ce que nous ne savons pas, c'est s'il a vécu assez longtemps pour voir la publication de l'*Énéide*, ou du moins pour connaître de façon précise, par des lectures publiques ou des entretiens avec Virgile, certaines parties de l'œuvre ; nous sommes également réduits aux hypothèses pour dater exactement l'élégie II, 5, généralement considérée comme la dernière composée par le poète : le fait que le nom de Messalinus occupe le dernier rang dans la liste des quindécemvirs ayant participé aux Jeux séculaires de 17 semble indiquer que son élection était encore récente, et confirme donc implicitement la datation proposée pour notre élégie (19), mais il faut bien préciser qu'il ne s'agit que d'une hypothèse, certes fort vraisemblable, et qui varie d'ailleurs selon les commentateurs, en fonction de la date proposée pour la mort de Tibulle.

Beaucoup d'hypothèses, quelques vraisemblances, fort peu de certitudes ! Il faut le reconnaître, la question des rapports entre Virgile et Tibulle n'a pas beaucoup progressé, comme en témoigne l'article de Levin, déjà cité en introduction, qui accumule les parallèles textuels entre les deux auteurs, sans pour autant conclure... Et d'ailleurs peut-on vraiment conclure? Dans son compte rendu de la dissertation de W. Gerressen, J. Perret remarque fort justement : « Aucun des rapprochements établis entre l'*Énéide* et Tibulle ne paraît démonstratif.

2. W. T. Avery, *The Year of Tibullus' death*, in *Classical Journal*, 55 (1960), 205-209, et Id., *Tibullus Death again*, in *Classical Journal*, 56 (1961), 229-233 ; H. C. Schnur, *When did Tibullus die?*, in *Classical Journal*, 66 (1961), 227-229 ; D. N. Levin, *The alleged date of Tibullus' Death*, in *Classical Journal*, 62 (1967), 311-314 ; M. J. McGann, *The date of Tibullus' death*, in *Latomus*, 29 (1970), 774-780.

3. *Te quoque Vergilio comitem non aequa, Tibulle,*
Mors juvenem campos misit ad Elysios,
ne foret aut elegis molles qui fleret amores
aut caneret forti regia bella pede.

Leur valeur probante s'évanouit dès qu'on replace les deux poètes dans la double tradition dont ils dépendent l'un et l'autre, celle de la langue poétique latine, celle des légendes relatives aux origines troyennes de Rome »..., et J. Perret conclut : « A relire l'élégie dans son ensemble, on ne peut manquer de noter combien l'esprit de Tibulle est éloigné de celui de Virgile, c'est pourquoi il est imprudent de réserver son attention aux vers dont le sujet appelle le plus directement la comparaison avec l'*Énéide* »[4]. Nous ajouterons que cette comparaison de notre élégie avec la seule *Énéide* fausse la perspective et finit par écraser Tibulle, en faisant — très imprudemment — de notre élégiaque un poète épique raté, manquant à la fois de souffle et d'inspiration ; ainsi en est-il du jugement caricatural formulé par R. Pichon sur notre élégie, qualifiée par lui de « vrai centon virgilien »[5], mais A. Cartault est à peine moins sévère[6] et J. Bayet n'apprécie guère non plus l'élégie à Messalinus : « Le sentiment national s'est volatilisé : une prédiction à Énée sur la grandeur future de Rome s'encadre en des berquinades rustiques ; l'épopée s'en va vers l'églogue galante »...[7].

S'il n'existe aucune certitude pour l'*Énéide*, les rapprochements suggérés avec les *Bucoliques* et les *Géorgiques* — dont l'antériorité par rapport à notre élégie ne fait aucun doute — nous semblent eux aussi discutables, et peuvent parfois remonter directement à un original grec ; nous nous limiterons à deux exemples : le premier concerne la description de la fistule aux vers 31-32,

Fistula cui semper decrescit harundinis ordo :
Nam calamus cera jungitur usque minor.

une description habituellement rapprochée de *Bucoliques* II, 32 et III, 25[8], mais le rapport avec *Les Idylles* de Théocrite (en particulier VIII, 18-19[9], semble plus naturel ; le deuxième exemple concerne les « belli mala signa » évoqués aux vers 71-78 :

Haec fore dixerunt belli mala signa cometen,
Multus ut in terras deplueretque lapis.
Atque tubas atque arma ferunt strepitantia caelo

4. J. Perret, compte rendu de W. Gerressen, *Tibulls Elegie 2, 5 und Vergils Aeneid*, in *R. É. L.*, XLVIII (1970), p. 581-583.

5. R. Pichon, *Histoire de la littérature latine*, Paris, 1897, p. 385.

6. A. Cartault, *Tibulle et les auteurs du Corpus Tibullianum*, Paris, 1909, p. 123-127.

7. J. Bayet, *Littérature latine*, Paris, 1934, p. 261.

8. « Il n'est pas douteux que cette description n'ait été inspirée par Virgile, *Ecl. II, 32* :

Pan primum calamos cera conjungere pluris Instituit...
Est mihi disparibus septem compacta cicutis Festula...

et *Ecl. III, 25* :

... Aut umquam tibi fistula cera
Juncta fuit? »

in A. Cartault, *op. cit.*, p. 118.

9. « Une belle syrinx à neuf voix que j'ai faite, garnie de blanche cire en bas tout comme en haut », in *Théocrite, Bucoliques grecs* (Collection des Universités de France), tome II, Paris, 4e éd. 1953, traduction P. R. Legrand.

Audita et lucos praecinuisse fugam :
Ipsum etiam Solem defectum lumine vidit
Jungere pallentes nubilus annus equos :
Et simulacra deum lacrimas fudisse tepentes
Fataque vocales praemonuisse boves.

Tous les commentateurs rapprochent ces vers de la célèbre description des prodiges accompagnant la mort de César (*Géorgiques* I, 466-488) pour affirmer, peut-être un peu rapidement, que Tibulle s'est borné à résumer Virgile ; sans exclure une influence possible de Virgile sur notre passage, nous pensons que Tibulle a pu s'inspirer directement d'Apollonios de Rhodes (*Argonautiques* IV, 1280-1288)[10] — Apollonios est d'ailleurs donné comme modèle possible de l'inspiration virgilienne dans *Géorgiques* I, 466-488 — comme paraît en témoigner, outre l'identité des thèmes choisis, l'étendue, pareillement restreinte, du développement chez Tibulle et Apollonios : une dizaine de vers chez les deux auteurs.

Ces deux exemples illustrant de possibles emprunts de Tibulle à Théocrite ou Apollonios de Rhodes ne doivent pas faire oublier l'influence prépondérante de Callimaque, et notre élégie est définie par P. Grimal, à juste titre, comme un « *aition* de ton callimaquéen »[11] ; de fait, les analyses de B. Riposati[12] et F. Cairns[13] ont bien mis en lumière l'influence considérable du maître de Cyrène dans l'élégie à Messalinus pour la matière — le cadre général de II, 5 est celui de l'Hymne à Apollon, mais il y a contamination avec d'autres hymnes et avec divers passages des livres II et IV des *Aitia* concernant la fondation des cités — mais aussi et surtout pour la manière : Tibulle a sans doute emprunté aux Alexandrins et notamment à Callimaque leur théorie du mélange des genres qui lui permet de juxtaposer dans son élégie thèmes nationaux, religieux, bucoliques, lyriques, leur pratique de l'art allusif, qui autorise les vers quelque peu énigmatiques ou les parenthèses anticipatives, et d'une manière plus générale, l'attention portée au détail que le poète privilégie sur l'ensemble et qui lui permet, dans notre élégie, de mettre délibérément sur le même plan les divers croquis amoureux qui parsèment l'œuvre (vers 34-46, 49-52, 101-104) et les évocations de la destinée d'Énée (vers 39-44) ou de celle de Rome (vers 57-62). Même si F. Cairns a peut-être tendance, à

10. « Parfois, telles des ombres sans vie, des hommes errent par la ville dans l'attente d'une guerre ou d'une peste ou d'une de ces pluies de déluge qui noient par milliers les labours des bœufs, soit lorsque les statues des dieux laissent d'elles-mêmes couler une sueur de sang et qu'on croit entendre des mugissements dans les enclos sacrés, soit encore quand le soleil, en plein jour, ramène la nuit au firmament, tandis que les astres allument leurs feux dans le ciel. » Apollonios de Rhodes, *Argonautiques* (C. U. F.), Paris, 1981, traduction E. Delage et F. Vian.

11. P. Grimal, *Le lyrisme à Rome*, Paris, P. U. F., 1978, p. 123.

12. B. Riposati, *L'elegia a Messalino di Albio Tibullo*, Milano, 1942, p. 42-47.

13. F. Cairns, *Tibullus, a hellenistic poet at Rome*, Cambridge, 1979, p. 64-86.

notre avis, à exagérer le nombre et la portée des rapprochements qu'il propose d'établir entre notre élégie et l'œuvre de Callimaque, il nous semble que la cause est désormais entendue et que l'on admet maintenant, depuis une vingtaine d'années, que Tibulle est un *poeta doctus*, profondément imprégné de culture grecque comme tous ses contemporains ; nous réserverons pour une étude ultérieure l'analyse détaillée des aspects plus proprement hellénistiques de l'élégie II, 5, et nous nous bornerons ici à tenter de découvrir l'unité de cette longue élégie, une élégie qui a déconcerté la plupart des critiques à la fois par sa longueur et sa complexité.

L'élégie à Messalinus est certes la plus longue des élégies du *Corpus Tibullianum*, mais ceci ne nous paraît pas une raison suffisante pour en suspecter l'authenticité, comme l'ont fait quelques commentateurs, ou pour en proposer une partition en deux ou trois morceaux, comme l'ont suggéré d'autres, ou, pire encore, pour procéder à des suppressions de vers prétendument interpolés ou à des transpositions aussi fantaisistes qu'arbitraires, dont L. Havet a donné le détestable exemple à propos des vers 23-38 : « ces vers ont été primitivement placés entre les vers 22 et 67, puis le poète, les condamnant (*sic*), a composé, pour les remplacer, les vers 39-66 ; ainsi s'explique la répétition des idées dans ces deux passages, et le manque de liaison entre 38 et 39, qui a fait supposer une lacune ; ainsi se réduit à des proportions plus ordinaires — c'est évidemment le but recherché par L. Havet — cette élégie qui passait pour être de beaucoup la plus longue de toutes les élégies de Tibulle »[14]. Point n'est besoin d'insister sur la validité d'une telle argumentation ! Ainsi réglée la question de la longueur, reste le problème de la nature de l'œuvre, étrangère à l'inspiration tibulienne, écrivent en substance plusieurs critiques visiblement déroutés par la complexité de l'élégie, et qui finissent par refuser de considérer l'ensemble pour en privilégier arbitrairement, et abusivement, un des aspects, en général la prophétie de la Sibylle (vers 19-66) dont nous ne sous-estimons pas l'importance, mais dont nous devons souligner qu'avec 47 vers sur 122, cette prophétie ne constitue qu'un tiers de l'œuvre, et il ne nous paraît pas de saine méthode, pour comprendre la structure du poème, de négliger pratiquement les deux tiers d'un ensemble qui nous semble posséder une unité due à son caractère essentiellement religieux.

Le caractère religieux de notre élégie se trouve marqué d'abord par l'emploi de mots et de formules que nous qualifierons de rituels, ensuite par la fréquence des mentions divines, enfin par l'insistance particulière du poète sur le rôle joué par Apollon.

14. L. Havet, cité par L. Pichard in *Tibulle et les auteurs du Corpus Tibullianum*, Paris, 1924, p. 97.

Un examen attentif du vocabulaire de l'élégie à Messalinus permet de relever un grand nombre de termes appartenant à la langue religieuse : *fave* (1) *templa* (1) *sacerdos* (1, 51) *laudes* (4,10) *precor* (4, 18) *vatis* (18, 65, 114) *augur* (11) *haruspex* (13) *sortes* (13, 19, 69) *fata* (12, 16, 78) *vittae* (53) *fatale* (57) *prodigia* (80) *omine* (82) *sollemnis* (89) *operata deo* (96) *dapes* (99) *divum* (113) *pia* (119) *adnue* (121) et surtout *sacer* dont nous ne trouvons pas moins de dix occurrences dans ces 122 vers (6, 17, 30, 40, 63, 69, 81, 90, 114) et qui est assurément l'un des mots-clefs du poème. Si le vocabulaire s'avère déjà révélateur de la tonalité religieuse de la pièce, celle-ci se trouve accentuée par l'emploi de l'impératif, au moins aux temps forts : au début, lorsque Tibulle invite Apollon à présider la cérémonie (*fave, age, veni, indue, pecte, sine, doce*), au vers 80, dont nous soulignons plus loin l'importance, *merge* invite le dieu à conjurer lui-même les malheurs passés, à la fin (vers 121) *adnue* implore l'assentiment divin pour les souhaits formés par le poète. Relève aussi de la langue religieuse l'affirmation de sincérité qui conclut, aux vers 63-64, la prophétie de la Sibylle, avec sa clausule rituelle : souhaits de longue vie et de virginité éternelle,

Vera cano : sic usque sacras innoxia laurus
Vescar, et aeternum sit mihi virginitas.

A ces vers 63-64 font écho, en une subtile correspondance, les deux derniers vers 121-122, pourvus eux aussi de leur clausule : souhaits de belle chevelure pour Apollon, de virginité éternelle pour Diane :

Adnue : sic tibi sint intonsi, Phoebe, capilli,
Sic tua perpetuo sit tibi casta soror.

Aucune élégie du *Corpus Tibullianum* ne comporte la mention d'autant de dieux que II, 5, pas même II, 1, pourtant considérée comme l'élégie religieuse par excellence, qui ne mentionne que Cérès, Bacchus, les Lares et, de façon très générale, les dieux de la campagne ; dans l'élégie à Messalinus, en dehors d'Apollon dont nous parlons plus loin, nous trouvons cités successivement Saturnus (9), Jupiter (10, 26, 41), les Lares (21, 42), Pan (27), Palès (28) et les Palilia (87), Énée divinisé (44), Mars (51), Vesta (52), Cérès (58, 84), Bacchus (87), Amor (39, 106), Cupidon (107), Diane enfin, désignée allusivement en tant que sœur d'Apollon (122) ; pour certaines de ces divinités, Tibulle décrit même, brièvement, certains rites : il en est ainsi des aspersions de lait offertes à Pan et Palès (vers 27-28), de l'ex-voto de la syrinx consaccée à Pan (vers 29-30), du culte de Vesta sommairement caractérisé par les *Vestales focos* (vers 52) et les *vittae* (vers 53) de la prêtresse, ou encore du saut à travers les tas de paille enflammés lors des Palilies (vers 89-90). La fréquence des mentions divines nous paraît trahir l'intention du poète d'associer les principales divinités traditionnelles à Apollon, le dieu le plus souvent nommé dans notre élégie — cinq fois

avec l'épiclèse habituelle de Phœbus aux vers 1, 17, 65, 106, 121, une fois sous le nom d'Apollon au vers 79 — et à des places qui ne sont pas laissées au hasard : c'est ainsi que le *Phœbe* initial place dès le début l'ensemble du poème sous le patronage du dieu ; aux vers 17-18,

Phœbe, sacras Messalinum sine tangere chartas
Vatis, et ipse precor quid canat illa doce,

le poète demande au dieu de révéler à Messalinus, par l'intermédiaire de la Sibylle, les *fata abdita* mentionnés au vers 16 ; au vers 65,

Haec cecinit vates et te sibi, Phoebe, vocavit,

la mention de Phébus confirme, sans ambiguïté possible, que c'est bien Apollon qui a parlé par la voix de la Sibylle ; les vers 79-80,

Haec fuerant olim : sed tu jam mitis, Apollo,
Prodigia indomitis merge sub aequoribus,

clôturent nettement le passé funeste des guerres civiles, désormais révolu, pour faire place à un avenir radieux, promis aux vers suivants (81-82) par l'heureux présage du laurier, signe de l'apaisement du dieu. En écho au vers 79, l'appel à Phébus aux vers 105-106,

Pace tua pereant arcus pereantque sagittae,
Phoebe, modo in terris erret inermis Amor,

insiste sur la volonté du poète de mettre l'accent sur le caractère décidément pacifique du dieu-archer à qui Tibulle demande, non sans humour, de détruire lui-même ses symboles guerriers. Quant aux souhaits solennels des deux derniers vers,

Adnue : sic tibi sint intonsi, Phoebe, capilli,
Sic tua perpetuo sit tibi casta soror,

où Apollon se trouve d'ailleurs associé à Diane, ils concluent par une ultime mention de Phébus un poème commencé par lui, et l'impératif *adnue* du vers 121 renvoie très nettement au *fave* du vers 1. Ces diverses mentions du dieu permettent aussi à Tibulle d'évoquer tous les attributs habituels d'Apollon, attributs qui se trouvent également présentés dans l'Hymne à Apollon de Callimaque : « Personne qu'Apollon n'a tant d'arts en sa main. Il a dans son lot et l'archer et l'aède, car l'arc est son bien et le chant aussi. A lui prophétesses et devins ; et de Phoibos aussi les médecins tiennent la science de retarder la mort. Phoibos, nous l'invoquons comme Pasteur aussi... C'est sur les pas de Phoibos qu'on trace l'enceinte des cités ; Phoibos se plaît à leur établissement, et sa main en bâtit les fondements »[15]. Dans l'élégie à Messalinus, Apollon apparaît comme le dieu de la lyre (*cithara*, vers 2) de la poésie (*carminibus*, vers 2) de la beauté (*nitidus pulcherque veni*, vers 7) avec une insistance particulière sur la beauté de la chevelure (*longas*

15. Callimaque, *Hymne à Apollon*, vers 40-45 et 55-57 (C. U. F.), Paris, 1re éd., 1953, traduction E. Cahen.

comas, vers 8 ; *intonsi capilli*, vers 121), c'est aussi le dieu unique de la mantique (vers 11-14), garant des livres sibyllins (vers 15-16), initiateur des présages, qu'ils soient défavorables (vers 71-78) ou favorables (vers 83-104), le dieu de l'arc et des flèches, symboles guerriers que le poète pacifiste n'aime guère et qu'il ne mentionne que pour en souhaiter la destruction (vers 105-106) ; c'est implicitement à l'aspect guérisseur du dieu que s'adresse l'évocation du mal d'amour (vers 109-110) et l'allusion au caractère sacré de la poésie (*vati sacro*, vers 114) introduit, *in fine*, une subtile correspondance entre l'inspiration prophétique et l'inspiration poétique, toutes deux d'essence apollinienne ; nous pouvons maintenant revenir à l'aspect pièce de circonstance de l'élégie à Messalinus pour réagir, justement, contre la tendance de bon nombre de commentateurs qui éliminent trop rapidement le dédicataire de l'œuvre : même si celui-ci n'est mentionné directement que deux fois au cours de l'élégie (vers 17 et 115), il est présent ; même s'il n'est pas nommé, dès le premier vers (*novus sacerdos*), il participe aussi, implicitement, comme le souligne F. Cairns, au sacrifice évoqué au vers 6, pendant lequel se produit le crépitement de bon augure du laurier (vers 81-82), et le final glorieux (vers 115-120) apparaît comme une conclusion prophétique anticipant un avenir radieux : les lauriers apolliniens du nouveau quindécemvir annoncent les lauriers du futur triomphateur dans la suite d'une carrière si bien commencée. Tibulle avait consacré à Messalla l'élégie II, 7 pour le jour anniversaire de son triomphe, et il dédie très naturellement au fils de son protecteur l'élégie II, 5 pour son accession au quindécemvirat ; point n'est besoin de trouver au poète des circonstances atténuantes pour expliquer le choix du sujet, comme se croit obligé de le faire A. Cartault : « Lorsqu'il célèbre dans l'élégie II, 5 l'adjonction de Messalinus au collège des quindécemvirs, le sujet était maigre, peu poétique en lui-même, et il lui fallait trouver des éléments auxiliaires pour lui donner du corps, le relever et l'ennoblir ; ceux pour lesquels il s'est décidé ne s'imposaient pas nécessairement et il pouvait en choisir d'autres... »[16].

Singulier raisonnement ! Contrairement à ce qu'écrit Cartault, les thèmes retenus par Tibulle dans notre élégie s'imposent nécessairement, dans la mesure où ils sont tous en rapport direct, plus ou moins étroit, avec le sacerdoce décemviral, tel que le définit assez bien Tite-Live lorsqu'il qualifie les décemvirs, devenus par la suite quindécemvirs à l'élargissement du collège sous Sylla, « d'interprètes des oracles de la Sibylle et des destinées du peuple romain, ministres du culte d'Apollon et plusieurs autres cérémonies »[17]. Ce n'est pas le lieu de retracer ici

16. A. Cartault, *op. cit.*, p. 123.

17. Liv. X, 8 : *Decemviros sacris faciundis, carminum Sibyllae ac fatorum populi hujus interpretes, antistites Apollinaris sacri caerimoniarumque aliarum...*

l'évolution du sacerdoce décemviral et nous renvoyons sur ce point à la riche documentation rassemblée, dans sa belle thèse sur Apollon romain, par J. Gagé, qui est d'ailleurs le seul, parmi les critiques, à avoir mis l'accent sur l'aspect religieux de l'élégie II, 5, d'abord dans ses *Recherches sur les jeux séculaires*, où il note déjà qu' « il ne semble pas qu'on ait assez tenu compte, pour expliquer les étrangetés apparentes dans la composition de l'élégie, de la continuité du thème apollinien »[18], ensuite et surtout dans son *Apollon romain*, où il a remarquablement commenté plusieurs passages de l'élégie à Messalinus, et nous aurons l'occasion de lui emprunter plusieurs de ses analyses pour l'étude de détail du texte à laquelle nous arrivons maintenant.

Examinons d'abord l'introduction (vers 1-16) grâce à l'analyse de J. Gagé : « Un sens exceptionnel de l'épiphanie se fait jour chez les poètes augustéens, et Apollon en est le principal bénéficiaire ; on peut considérer comme un des exemples les plus nets l'appel à l'apparition du dieu dans l'élégie de Tibulle à Messalinus ; dans le décor neuf et somptueux du temple palatin, au-dessus des cassettes où commencent de reposer les oracles, la présence réelle d'Apollon semble transformer la statue du culte du citharède... Rarement une statue de culte antique aura suscité un appel plus exalté »[19].

A cette évocation plastique, où se révèle aussi la technique chère aux Alexandrins de l'*ecphrasis*, comme en témoignent les descriptions de statues chez Callimaque, Apollonios de Rhodes et Théocrite, succède dans les vers 11-16 la présentation du « dieu-voyant duquel dépendent toutes les formes de la divination romaine, la technique des augures et celle des haruspices tout autant que l'exégèse des livres sibyllins ; le dieu règne dans son nouveau temple du Palatin, la collection des oracles vient peut-être d'y être déposée »[20]. Le curieux syncrétisme qui permet au poète de faire d'Apollon le dieu unique de la mantique, en lui attribuant des domaines de la religion romaine où il ne semble pas avoir eu la moindre part s'explique, toujours selon J. Gagé, « grâce à la pénétration des esprits romains par la pensée grecque, à savoir que toute mantique était d'Apollon, le dieu lui-même dévoilant l'avenir

18. J. Gagé, *Recherches sur les jeux séculaires*, Paris, 1931, p. 31, note 2.

19. J. Gagé, *Apollon romain ; essais sur le culte d'Apollon et le développement du « ritus graecus » à Rome, des origines à Auguste*, Paris, 1955, p. 502 ; dans un article ultérieur paru dans *A. N. R. W., II, 17-2* (1981), p. 561-630 : *Apollon impérial, garant des fata romana*, J. Gagé écrit, p. 569, que « l'Apollon Actius hésite entre l'archer et le citharède, assis ou debout dans l'acte de libation ; le type du citharède s'imposa comme le plus significatif — et de là le choix de Scopas — parce qu'il exprimait, une fois l'arc désarmé, le péan pour une victoire totale et l'espoir d'une paix exceptionnelle ».

20. J. Gagé, *Apollon romain*, p. 422 ; il faut préciser que le transfert des livres sibyllins du Capitole au Palatin, habituellement daté de 12 d'après le témoignage de Suétone, *Auguste, XXXI*, a dû s'effectuer plus tôt, et sans doute peu avant 19, date présumée de l'élégie II, 5 où, manifestement, tout est censé se passer dans le temple d'Apollon Palatin.

au nom de Jupiter et selon le plan de sa volonté »[21], mais nous pouvons aussi ajouter que l'Apollon tibullien se révèle ici très proche des représentations d'Apollon fournies par la littérature alexandrine, en particulier par la vision callimachéenne du vers 45 de l'*Hymne à Apollon* ; *A lui prophétesses et devins...* ».

Après avoir souligné le lien entre Apollon et la Sibylle présentée pour le moment comme unique, mais le poète reviendra plus tard, aux vers 67-70 sur la controverse érudite au sujet de la multiplicité des Sibylles, Tibulle enchaîne logiquement sur la légende troyenne, étroitement liée, malgré les réserves formulées par J. Perret, à la Sibylle et aux livres sibyllins : pour beaucoup d'auteurs en effet, la légende d'Énée aurait été introduite à Cumes par les livres sibyllins ; c'est ainsi par exemple que Zielinski[22] suppose qu'Énée et la Sibylle ont fait ensemble, au VI^e^ siècle, le voyage de Troade en Italie, et met ce voyage en rapport avec la diffusion du culte d'Apollon en affirmant que la légende romaine d'Énée a eu son destin lié à celui des livres sibyllins et de la religion apollinienne. C'est aussi l'avis de G. Bloch : « L'étrange fortune de la légende d'Énée peut être expliquée de diverses façons, mais quelque système que l'on adopte, on s'accordera pour reconnaître tout ce qu'elle doit à l'action décisive bien que latente, du collège *sacris faciundis* »[23] et J. Gagé souligne également qu'il lui semble impossible de séparer cette évolution des représentations sibyllines de Rome de celle des thèmes troyens[24]. Il n'est pas question d'entrer ici dans le détail de ce problème complexe, mais les liens suggérés entre légende troyenne et sibyllinisme par de bons juges en la matière, permettent, à notre avis, d'insérer le long développement de notre poème (vers 19-66) consacré à la prophétie de la Sibylle dans la tradition apollinienne, et nous voudrions verser à ce dossier des liens qui unissent, croyons-nous, livres sibyllins et légende troyenne, le témoignage fourni par Horace dans le *Carmen Saeculare* — dont on ne saurait contester le caractère apollinien — très précisément dans les deux strophes 10 et 11[25] dans lesquelles Horace consacre lui aussi une brève séquence à la légende troyenne, en retenant pratiquement les mêmes éléments que Tibulle

21. J. Gagé, *Apollon romain*, p. 423.

22. Zielinski, *Rom und seine Gottheit : Iresione II*, p. 125, in J. Perret, *Les origines de la légende troyenne de Rome*, Paris, 1942, p. 104.

23. G. Bloch, article *duumviri*, in Daremberg. Saglio, Pottier, Paris, 1877 à 1919, p. 440.

24. J. Gagé, *Apollon romain*, plus spécialement p. 445-478.

25. *Roma si vestrum est opus Iliaeque*
litus Etruscum tenuere turmae
jussa pars mutare Lares et urbem
sospite cursu
cui per ardentem sine fraude Trojam
castus Aeneas patriae superstes
liberum munivit iter, daturus
plura relictis

et dans des termes à peu près analogues ; mais on remarquera que Tibulle développe beaucoup plus qu'Horace, et avec une complaisance évidente, le contraste entre les humbles commencements et la grandeur actuelle de Rome, thème cher, il est vrai, à tous les élégiaques augustéens. De la Sibylle aux Sibylles (vers 67-70) le pas est aisé à franchir, grâce à l'érudition tibullienne ; notre *poeta doctus* a tenu, sans aucun doute, à faire allusion, très discrètement, selon son habitude, aux controverses qui marquèrent la reconstitution du recueil sibyllin après l'incendie de 83[26] ; nous avons perdu, et c'est fort regrettable, le livre IV des *Antiquités divines* de Varron consacré précisément aux quindécemvirs, mais Lactance nous a heureusement conservé la liste des dix Sibylles varroniennes[27], parmi lesquelles Tibulle a retenu : Amalthée (vers 67), identifiée par Varron avec la Sibylle de Cumes, Hérophile de Marpessos (vers 68), la Sibylle de Troade, *Phyto Graia* (vers 68), la Sibylle grecque de l'île de Samos, enfin la Sibylle de Tibur (vers 69-70), qui se voit accorder un distique, peut-être à cause de l'affection personnelle que lui voue le poète, originaire de Tibur, sans doute aussi du fait du mémorable exploit qui lui était attribué[28].

L'évocation des prodiges (71-78) mise dans la bouche des Sibylles se rattache elle aussi à la trame apollinienne de notre élégie, d'abord à cause de ce « lien indissoluble à partir de la fin de la République, entre les livres attribués à la révélation sibylline, et Apollon, maître de la divination inspirée »[29], ensuite et surtout parce que la mission essentielle du collège décemviral consiste précisément, depuis sa création, à « procurer les prodiges », c'est-à-dire à proposer les cérémonies expiatoires propres à les conjurer ; selon la formulation de Bouché-Leclercq, « les décemvirs devaient simplement, le cas prodigieux une fois posé, indiquer les moyens à prendre pour en détourner les conséquences funestes, mais seulement dans le cas de prodiges extraordinaires, ainsi des fléaux et calamités qui, soit par leur gravité, soit par leur persistance, frappaient les imaginations et inquiétaient les consciences »[30].

Ces prodiges sont justement ceux qu'a retenus Tibulle dans les vers 71-78, qu'il s'agisse de la comète, de la pluie de pierres, des bruits

26. Sur cette question complexe, nous renvoyons à J. Gagé, *Apollon romain*, p. 432-446.

27. Lact., *Epit.*, *V*, *1* : *Varro decem Sibyllas fuisse tradit, primam de Persis, secundum Libyssam, tertiam Delphida, quartam Cumaeam, quintam Erythraeam, sextam Samiam, septimam Cimmeriam, octavam Hellespontiam, nonam Phrygiam, decimam Tiburtem, cui sit nomen Albuneae. De his omnibus Cumanae solius tres esse libros, qui Romanorum fata contineant et habeantur arcani, ceterarum vero omnium singulos extare haberique vulgo, sed eos sibyllinos velut uno homine inscribi, nisi quod Erythraea, quae Troici belli temporibus fuisse perhibetur, nomen suum verum posuit in libro, aliarum confusi sunt.*

28. Lact., *I*, *6*, *12* : *Decimam Sibyllam Tiburtem nomine Albuneam quae Tiburi colatur ut dea juxta ripas amnis Anienis, cujus in gurgite simulacrum ejus inventum esse dicitur tenens in manu librum ; cujus sortes senatus in Capitolium transtulerit.*

29. R. Bloch, *Les prodiges dans l'Antiquité classique*, Paris, 1963, p. 127.

30. A. Bouché-Leclercq, *Histoire de la divination dans l'Antiquité*, Paris, 1882, p. 295.

d'armes et de trompettes dans le ciel, des statues qui pleurent ou des bœufs qui parlent.

L'on remarquera que le poète fait suivre cette évocation des prodiges d'une sorte de procuration, puisqu'Apollon lui-même, désormais bienveillant, *sed tu jam mitis Apollo*, est invité à engloutir les prodiges sous les eaux indomptées : *prodigia indomitis merge sub aequoribus* ; or, nous savons, par de nombreux exemples cités par Tite-Live, et plus tard par Julius Obsequens[31], que le procédé d'immersion dans l'eau de mer était couramment utilisé en matière de conjuration des prodiges ; nous connaissons aussi le caractère de bon augure du crépitement du laurier, attesté par de multiples témoignages, aussi bien grecs que latins. Et nous en arrivons aux vers 83-104, dont il faut tout de suite souligner qu'il s'agit d'une prédiction concernant l'avenir comme suffit à l'indiquer l'emploi quasi absolu du futur dans ces vers : *erit-distendet-feriet-concinet-accendet-transiliet-dabit-taedebit-discumbet-stabit-extruet-ingeret* — même l'impératif *este* au vers 88 : *a stabulis tunc procul este lupi*, s'applique au futur ; une prédiction qui peut se rattacher, elle aussi, à la trame apollinienne de notre élégie pour deux raisons d'ailleurs étroitement liées : elle se réfère d'abord, implicitement, à l'aspect pastoral d'Apollon — un aspect un peu oublié dans la religion romaine à l'époque d'Auguste, mais nous avons déjà souligné à propos d'une étude antérieure de l'élégie II, 3[32], combien Tibulle était sensible à cet Apollon « hellénique » et même « hellénistique », le Nomios cher à Callimaque qui insiste, toujours dans l'*Hymne à Apollon*, aux vers 50-54, sur l'aspect à la fois protecteur et multiplicateur du bétail conféré par le dieu : « Le parc aura bien vite plus de bétail, et les chèvres de troupeau auront des petits, si les regards du dieu protègent leur pâture. Les brebis ne manqueront de lait ni de portée ; toutes seront mères, et celle qui n'a mis bas qu'un agneau en aura deux bientôt »[33].

Le témoignage de Callimaque est d'ailleurs confirmé *a posteriori* par celui de Macrobe : « Pasteur est le surnom d'Apollon, et il est célébré comme le pasteur, non d'une seule espèce de troupeaux, mais de tous les troupeaux... En outre, dans les cités les plus diverses, il a beaucoup de surnoms qui évoquent l'idée d'un dieu-berger — De là vient qu'il est reconnu comme le protecteur et le pasteur par excellence de toute espèce de troupeaux »[34].

Chez Tibulle aussi Apollon est le dispensateur de la prospérité des champs, comme le souligne fort justement F. Cairns : « L'insistance bucolique qui caractérise la dernière partie de II, 5 doit quelque chose

31. Liv., XXVII, 37, 6 ; XXXI, 12, 8 ; Obsequens, 27, 32, 34, 36, 47, 48, 50.
32. A. Foulon, *Tibulle II, 3 et l'alexandrinisme*, in *R. É. L.*, LVIII (1980), p. 252-273.
33. Callimaque, *Hymne à Apollon*, vers 50-54, C. U. F., traduction E. Cahen.
34. Macrobe, *Saturnales*, *I*, *17*, traduction H. Bornecque.

à sa mise en relation avec la fonction d'Apollon en tant que dieu pastoral »[35] ; un dieu pastoral ici associé à des dieux champêtres plus traditionnels, puisqu'il s'agit de Cérès (vers 83), Bacchus (vers 87), Palès, par l'intermédiaire des Palilies (vers 87), fête pastorale par excellence[36], et l'on remarquera l'insistance tibullienne sur les espoirs de prospérité et de fécondité, une fécondité sur laquelle Tibulle insiste visiblement :

— fécondité de la moisson (v. 84) ;

— fécondité de la vendange (v. 86) ;

— fécondité des troupeaux, implicitement évoquée par la fête des Palilies ;

— fécondité de la famille enfin (v. 91).

Cette insistance sur la fécondité, que l'on retrouve chez Ovide, sur l'harmonie entre les dieux et les hommes, la fameuse *Pax Deorum*, peut-être allusivement évoquée dans le *Pace Tua* du v. 105, apparaît à J. Gagé comme la promesse d'un *novum saeculum* coïncidant justement avec l'anniversaire de la fondation de Rome par le biais des Parilies : sur cette coïncidence à première vue singulière, nous renvoyons aux hypothèses de G. Dumézil :

« On ne sait pourquoi l'annalistique a choisi les *Parilia* comme *dies natalis* de Rome : c'est en ce jour que Romulus aurait fondé sa ville. Est-ce parce que l'on considérait encore les deux jumeaux comme les chefs de bergers qu'ils avaient été dans leurs enfances? Est-ce parce qu'un jeu de consonances auquel les modernes ont été plus sensibles que les anciens, rapprochait Palès et le Palatin, première assise de Rome? Est-ce parce qu'un rapport plus archaïque liait Palès non seulement à la santé des troupeaux et des bergers, mais à celle de toute la société rurale? Cette affectation, en tout cas, a donné quelque lustre, dans la littérature, à la fête pastorale et a conduit la plupart des auteurs anciens à la considérer comme antérieure à la fondation de la ville »[37].

Palès, mais aussi Apollon, car cette évocation d'un *novum saeculum* permet de rapprocher notre élégie à la fois du Virgile de la *IV*e *Bucolique*[38] et de l'Horace du *Carmen Saeculare*. C'est la fonction même de l'Apollon des Jeux séculaires, pour lequel J. Gagé suggère

35. F. Cairns, *Tibullus, a Hellenistic Poet at Rome*, Cambridge, 1979, p. 71.

36. Pour la description détaillée des Palilies, voir Ovide, *Fastes*, *IV*, vers 271-806.

37. G. Dumézil, *La religion romaine archaïque*, Paris, 1966, p. 376.

38. *Ultima Cumaei venit jam carminis aetas ;*
magnus ab integro saeclorum nascitur ordo.
Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna ;
jam nova progenies caelo demittitur alto.
Tu modo nascenti puero, quo ferrea primum
desinet ac toto surget gens aurea mundo,
Casta, fave, Lucina : tuus tam regnat Apollo.
(Virgile, *Bucolique*, *IV*, vers 4-10.)

un rapprochement entre les strophes 7 et 8 du *Carmen Saeculare* et les vers 82-104 de l'élégie II, 5 : « Le crépitement du laurier d'Apollon est donc, au sortir de l'ère maudite qu'ont annoncée les prodiges, la promesse d'une sorte d'année d'or. Les peintures qui suivent sont, en effet, de celles qui s'appliquent couramment aux *aurea saecula*..., les strophes 8 et 9 du *Carmen Saeculare*[39] font aux vers de Tibulle un écho frappant : même vœu d'une fécondité merveilleuse de la terre, même espoir qu'Apollon l'accordera... Horace semble donc admettre, comme Tibulle, que pour obtenir la grâce des dieux, et notamment de ceux qui dispensent la fertilité, rien ne vaut le secours bienveillant d'Apollon... »[40].

C'est encore Apollon qui se trouve implicitement présent dans la dernière partie du poème (vers 113-120) consacrée au futur triomphe de Messalinus : le poète a marqué lui-même le lien à établir entre le *triumphali devinctus tempora lauro* du vers 5 et le *lauro devinctus agresti* du vers 117, qui souligne la relation par le biais du laurier, entre les daphnéphories apolliniennes et les processions des triomphateurs ; et nous citons encore une fois J. Gagé :

« Une symbolique du laurier a certainement été répandue avec ténacité par les *decemviri sacris faciundis*, et il n'est guère possible que ces hommes, qui faisaient en même temps carrière comme magistrats, aient été indifférents au parallèle des *pompae triomphales* ; leur intérêt évident était de prôner l'idée, d'ailleurs bienfaisante, que les éléments lustraux du triomphe romain étaient d'essence apollinienne, et qu'inversement leurs cérémonies avaient un aspect triomphal »[41].

Au terme de cette analyse, nous en arrivons ainsi à découvrir une unité certaine, assurée par la présence d'Apollon, associé, de près ou de loin, à tous les thèmes développés par Tibulle, à une élégie dont on a en général, nous l'avons dit, accentué le caractère fragmentaire et critiqué les disparates, plus apparents que réels, nous l'avons vu.

Cette unité de fond n'exclut pas pour autant une variété de tons et de styles, présente également dans les œuvres alexandrines susceptibles d'avoir nourri l'inspiration tibullienne, et qui se trouve justifiée par la pratique du mélange des genres cher à la littérature hellénistique (et que l'on trouve aussi bien, nous l'avons indiqué au début de notre étude, chez Callimaque, Apollonios de Rhodes ou Théocrite).

39. *Fertilis frugum pecorisque Tellus*
spicea donet Cererem corona ;
nutriant fetus et aquae salubres
et Jovis aurae.
Condito mitis placidusque telo
supplices audi pueros, Apollo...

40. J. Gagé, *Recherches sur les Jeux séculaires*, Paris, 1934, p. 38.

41. J. Gagé, *Apollon romain*, p. 414.

Ainsi se trouvent réconciliés, s'il en était besoin, hellénisme de la manière et romanité de la matière, et cette constatation nous amène à présenter les liens qui unissent, selon nous, Tibulle à ses prédécesseurs... comme à ses successeurs dans une perspective quelque peu renouvelée. Dans le cas des prédécesseurs, nous croyons qu'il faut désormais dépasser la seule association Virgile-Tibulle évoquée au début de notre analyse, non pour la rejeter puisque nous avons nous-même suggéré certaines convergences avec la quatrième églogue, et sans doute aussi avec les *Géorgiques*, mais pour la nuancer et l'enrichir par bien d'autres emprunts à des sources grecques au moins aussi importantes que Virgile sinon plus : on ne soulignera jamais assez la profonde imprégnation surtout hellénistique de Tibulle en général et de l'élégie II, 5 en particulier.

Pour ce qui est des successeurs de notre poète — sujet en général fort peu étudié par la critique — il nous semble que l'élégie à Messalinus a ouvert la voie et au livre IV de Properce et aux *Fastes* d'Ovide, et au *Carmen Saeculare* d'Horace.

Les élégies étiologiques du livre IV de Properce trahissent une multiplicité d'influences, notamment hellénistiques, et l'influence de Callimaque sur IV, 6 (la dédicace du temple d'Apollon Palatin) nous paraît beaucoup plus importante que celle de Tibulle II,5, malgré le caractère apollinien des deux élégies, et malgré les efforts de la critique italienne pour établir entre les deux poètes des liens qui nous paraissent discutables[42] ; mais Enk a raison de souligner, cette fois à propos de la première élégie (IV, 1 : le célèbre tableau de la Rome primitive) combien Properce pratique dans cette pièce *imitatio et aemulatio* avec Tibulle II, 5 : *Prima elegia libri IV Propertii comparata cum Tibulli II, 5 ostendere videtur Propertium, cum IV, 1 scriberet, Tibulli carminis memorem fuisse. Uterque poeta describit locum, ubi postea urbs Roma surrexit, uterque Sibyllae oraculum commemorat, uterque dies festos Romae priscae depingit. Ut tabula quoque versum similium vel verborum similium ostendit, dubitare non possumus quin alteruter poeta alterum imitetur vel aemuletur, et veri simillimum duco Propertium in hac elegia nonnulla e Tibullo deprompsisse*[43].

Des élégies étiologiques de Properce aux *Fastes* d'Ovide, le lien est facile à établir, mais l'influence directe de Tibulle II, 5 sur les *Fastes* n'est pas non plus à exclure, comme le prouvent les rapprochements établis, dans leur commentaire de l'œuvre ovidienne, aussi bien par J. G. Frazer[44] que par H. Le Bonniec[45].

42. Sur les rapports entre Properce, IV, 6, et Tibulle, II, 5, voir L. Alfonsi, *Sull'Elegia II, 5 di Tibullo*, in *R. F. I. C., 22-23* (1944-1945), p. 130-137.

43. P. J. Enk, *Sex. Propertii Elegiarum, liber secundus*, Leyden, 1962, p. 45.

44. J. G. Frazer, *Fastorum libri sex*, Londres, 1929, *passim*.

45. H. Le Bonniec, *Ovide : Fastes* (coll. « Poeti del Mondo latino »), Catane, 1969.

Nous suggérons enfin des liens, fort peu suggérés habituellement, sauf par J. Gagé et, plus discrètement, par F. Cairns, entre l'élégie à Messalinus et le *Carmen Saeculare* d'Horace, en raison des rapprochements de détail que nous avons proposés au cours de notre étude et de la ferveur apollinienne qui imprègne les deux œuvres : analysant le *Carmen Saeculare*, J. Perret fait observer qu'il « n'est pas moins gréco-romain que le rituel des Jeux séculaires » ; mais, poursuit J. Perret, « à l'hellénisme un peu ésotérique des mystères est substitué l'hellénisme des poètes ou Apollon devient Phébus, où la légende des origines troyennes assure les Romains de la faveur des dieux... Par sa liaison au collège quindécemviral et aux oracles sibyllins, Apollon apparaît comme le maître-d'œuvre de toute la cérémonie : ce qui ressort de l'hymne n'est donc pas une prééminence d'Apollon, mais la vocation universelle de ce dieu à introduire auprès de tous les autres dieux la prière des hommes »[46]. Cette théologie d'un « Apollon médiateur » — pour reprendre la belle formule de J. Perret — qui inspire, selon lui, tout le *Carmen Saeculare* n'est-elle pas déjà celle qui inspire l'élégie à Messalinus? Citons une dernière fois J. Gagé : « Tout le poème de Tibulle, d'un accent général sincère, est un des témoignages les plus intéressants que nous ayons sur le mouvement apollinien, et en particulier comme un de ceux qui nous aident le mieux à comprendre le sens du *Carmen Saeculare*. Apollon, chez Tibulle comme chez Horace, apparaît sous l'aspect de l'augure suprême »[47].

Ce rapprochement avec le *Carmen Saeculare* nous autorise-t-il à aller plus loin, et à considérer notre élégie comme un hommage implicite à Auguste, restaurateur de la religion traditionnelle, quindécemvir lui-même et dévôt d'Apollon? Sans répondre affirmativement, nous devons admettre que par son contenu et à sa date — il est probable qu'à la date présumée de notre élégie les arrangements relatifs aux Jeux séculaires de 17 étaient déjà arrêtés et connus — le messianisme apollinien de l'élégie à Messalinus s'inscrit dans cette atmosphère de millénarisme séculaire qu'Horace devait incarner si heureusement moins de deux ans après la mort de son ami Tibulle.

46. J. Perret, *Horace*, Paris, 1959, p. 164 sq.
47. J. Gagé, *Recherches sur les Jeux séculaires*, Paris, 1934, p. 31.